Chapitre II

L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SA CRITIQUE SISMONDI ET LES « RICARDIENS ÉGALITAIRES »

1. RICARDO ET LA THÉORIE DE LA VALEUR-TRAVAIL

La théorie de la valeur-travail fut acceptée par Marx et Engels à partir de l'*Idéologie allemande* et de *Misère de la philosophie*. On peut dire que, dès 1845-1846, les fondateurs du socialisme scientifique deviennent des « ricardiens » et tirent de l'économie politique de Ricardo les mêmes conséquences que W. Thompson et Hodgskin. L'analyse du mode de production capitaliste a pour soubassement la conception ricardienne de la production.

Entre Adam Smith et Ricardo, un fossé. Le chapitre premier des *Principes de l'économie politique et de l'impôt* — « De la valeur » — nous introduit à la subordination de la sphère de l'échange à celle de la production.

La valeur d'une marchandise est déterminée essentiellement par la quantité de travail incorporée dans l'objet et non point par la rareté. Ricardo n'élimine cependant pas le rôle de cette dernière, remarquant prudemment que, dans le domaine artistique, la valeur d'une foule d'objets se révèle finalement indépendante du travail humain qui s'y trouve extériorisé.

Rareté, motifs psychologiques, goûts, caprices interviennent donc et limitent, dans un certain secteur, la théorie de la valeur travail. Dans la sphère de l'art et du luxe, la mesure de la valeur ne peut se faire uniquement en fonction de la quantité de travail. Mais la plus grande partie de la production échappe en fait à cette relativité. La valeur de presque toutes les marchandises n'est rien d'autre qu'une cristallisation du travail humain.

Cette loi de la valeur, Adam Smith l'avait aperçue, mais de façon partielle. Il la reconnut valable dans l'enfance des sociétés, mais refusa de l'extrapoler pour les étapes modernes du développement historique. Ricardo généralise de façon systématique la découverte fragmentaire d'Adam Smith. Le principe de la détermination de la valeur par la quantité de travail est applicable aussi aux formes économiques complexes. Là gît la différence entre Smith et Ricardo.

La notion de *valeur* reste *ambiguë* chez Smith. Si le travail est mesure de la valeur, il s'agit non seulement du travail-production, mais aussi du travail en tant qu'équivalent à une rétribution. Changement de plan évident, puisque nous passons alors « du travail dépensé dans la production d'une chose » à « celui que cette chose peut acheter ». Or, remarque Ricardo, nous sommes alors en présence de deux notions hétérogènes. Et il est rigoureusement impossible d'identifier la quantité de travail incorporée dans un objet et celle qu'il peut acheter. Il n'existe pas en effet de rapport entre le phénomène productif et la rétribution, et nous ne tenons avec le deuxième élément aucune mesure fixe permettant d'appréhender sous un angle scientifique la question de la valeur. Celle-ci se rattache donc bien à la quantité de travail nécessaire à la production, et nullement à la rémunération.

« La valeur du travail n'est-elle pas variable et n'est-elle pas modifiée ainsi que toutes choses par le rapport entre l'offre et la demande, rapport qui varie sans cesse avec la situation du pays ? » (Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt,* p. 17.) Ricardo se sépare d'Adam Smith affirmant le caractère invariable de la valeur du travail, et y voyant la mesure fondamentale donnant le moyen ou la possibilité d'estimer les denrées. Un bien possède une valeur déterminable non point à partir de la rétribution accordée à l'ouvrier, à partir des « quantités comparables de denrées » accordées ou allouées aux producteurs en échange de leur travail, *mais au contraire en fonction du quantum de travail qui s'y trouve incorporé.*

Les thèmes ricardiens sont développés de façon remarquablement claire et distincte. Ricardo établit une différence entre deux notions que l'économie classique — et en tout cas Adam Smith — identifia : *a)* le travail générateur d'une rétribution — le travail comme équivalent à un certain système de rémunération ; *b)* le travail comme activité de production. La valeur des différents objets ne dépend pas de la première cause, mais bien de la seconde. Par conséquent, on peut dire que « la rémunération accordée à l'ouvrier varie suivant la nature du travail. Mais ce n'est pas là une des causes qui font varier la valeur relative des différentes marchandises ». (Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt,* p. 21.)

L'analyse de Ricardo est, nous l'avons déjà souligné, fort prudente. La thèse concernant la mesure de la valeur de la quantité de travail doit tenir compte de la rareté éventuelle de certains objets, ainsi que des facteurs psychologiques. De plus, dans la production courante, l'emploi de machines persistantes, le travail consacré à ces outils et machines apportent des modifications et des nuances au principe explicatif général.

Ici encore, Ricardo procède avec le maximum de clarté. Si nous imaginons la société la moins complexe qui soit, il s'avère évident que le travail incorporé dans le capital utilisé pour tuer le gibier entrera en ligne de compte. De même, dans un autre ordre social (celui des sociétés modernes), le travail matérialisé dans les instruments de production jouera un rôle pour effectuer l'évaluation. Cette étude permet de compléter la mesure de la valeur en fonction du quantum de travail. Ce n'est pas seulement, dit Ricardo, la « production immédiate » qui sera envisagée pour saisir la valeur, mais aussi celle des objets nécessaires à l'industrie. Faute de cet examen, nous ne pourrions que rester à la superficie du phénomène.

Par conséquent, « une économie dans le travail ne manque jamais de faire baisser la valeur relative d'une marchandise, que cette économie porte sur le travail nécessaire à la fabrication de l'objet même, ou bien sur le travail nécessaire à la formation du capital employé dans cette production » (Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt,* p. 25). Marx, comme Ricardo, considérera que la mesure de la valeur doit tenir compte du travail incorporé dans les machines et instruments divers.

Les *Principes de l'économie politique et de l'impôt* introduisent, Foucault l'a bien mis en évidence, une coupure dans le savoir. Avec

Ricardo, la valeur devient produit. Le travail fonde désormais « la possibilité de l'échange » (Foucault, *Les mots et les choses,* p. 267). La théorie de la production est première, le commerce lui étant subordonné.

Cassure épistémologique ? Certes. La conception ricardienne de la valeur-travail sera reprise par Marx. Elle forme la base même de l'économie marxiste puisque l'analyse de la plus-value en découle. Donc, de Smith à Ricardo, un nouveau savoir s'organise. Ricardo a bien accompli une révolution théorique dont Marx fera son profit, qu'il réintégrera dans son œuvre.

Mais comment accepter les conclusions de Foucault ? La rupture entre la théorie classique et la pensée de Marx se trouve ramenée au rang d'un épiphénomène, d'un incident dans le mouvement des idées. L'économie, montre Marx, naturalise les rapports de production, perd de vue les données historiques qui engendrent toute activité productive. Même chez Ricardo où la détermination de la valeur en fonction du travail humain, du temps de travail humain, est nettement dégagée, la perpétuation de la forme économique bourgeoise demeure. Marx, dialecticien, voyant dans l'économie un processus et un mouvement, ne s'oppose-t-il pas de façon radicale à Ricardo, encore « prisonnier de cet horizon bourgeois » ? (Marx, *Critique de l'économie politique,* p. 37.) Ce renversement marxien semble en fait inexistant à Foucault. « Au niveau profond du savoir occidental, le marxisme n'a introduit aucune coupure réelle ; il s'est logé comme une figure pleine, tranquille, confortable [...] à l'intérieur d'une disposition épistémologique qui l'a accueilli avec faveur. » (Foucault, *Les mots et les choses,* p. 274.) Le marxisme n'altérerait donc nullement la pensée du XIXe siècle ; et les débats, déclare Foucault, entre économistes bourgeois et marxistes, ne seraient que rides « au bassin des enfants ».

Alors ? Nul changement de terrain de Ricardo à Marx ? Nulle rupture ? Mais n'est-ce pas oublier l'introduction par Marx d'une *dynamique économique* ? (Granger, *Epistémologie économique,* in *Logique et connaissance scientifique,* p. 1023.) Les concepts figés de l'économie politique, Marx les intègre dans un mouvement historique. L'économie politique ne se sépare plus alors de la science de l'histoire. Même si un champ épistémologique commun unit Ricardo et Marx, puisque déjà Ricardo « prend pour régulateur le travail, l'activité, l'industrie, la production, l'acte créateur, et non le produit » (Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique,*

t. II, p. 494), il appartint à Marx de faire la synthèse de la théorie de la valeur et de l'histoire. Déjà, dans *Misère de la philosophie,* Marx remarquait que l'économie ne dépassait pas le stade de la description de catégories anhistoriques. Le progrès réel de ces notions prétendues immuables, elle ne saurait l'appréhender. « *Ricardo devenu socialiste* », selon les mots de Lassalle, ce n'est plus tout à fait Ricardo. Une ligne de démarcation peut se tracer entre une spéculation aux idées intemporelles et l'économie politique conçue comme science de l'histoire. Marx, grâce au négatif, pense *la plus-value.* L'objet de l'économie politique, c'est, depuis Marx, le concept de plus-value. Elle joue un rôle fondamental dans le matérialisme historique et il nous est permis, *dans cette perspective,* de parler, selon le vocabulaire d'Althusser, de « coupure épistémologique ».

N'apercevoir nulle rupture entre Ricardo et Marx, c'est minimiser l'apport d'une économie dynamique et historique, la richesse heuristique du concept de plus-value, et enfin, la grande découverte, certes déjà pressentie par Hegel dans la Logique, *mais perfectionnée par Marx dans les* Thèses sur Feuerbach : *la question du vrai et du faux est une question pratique.*

Ainsi, en introduisant le critère de la praxis, en faisant de la science de l'histoire l'outil d'une transformation et non point une interprétation du monde, Marx n'opère-t-il pas une rupture, une coupure réelle par rapport à l'espace épistémologique ricardien ? Marx serait-il uniquement le continuateur de la pensée classique de la valeur ? C'est oublier que la théorie marxiste part de la praxis comme « processus vital réel ». Entre la pensée classique et Marx, cette différence : Marx saisit que le bouleversement de la société économique donne la clef de l'histoire et du savoir. Nouvelle lecture de l'ordre de la production des biens. Marx, en approfondissant Ricardo, inscrit dans la théorie classique de la valeur le travail du négatif. L'introduction d'une dynamique en économie, c'est-à-dire de la praxis, inaugure bien une « révolution théorique ».

2. SISMONDI. LA MIEUX-VALUE

Sismonde de Sismondi ne serait-il que le petit-bourgeois du *Manifeste* et de la tradition communiste classique ? « Ainsi se forma le

socialisme petit-bourgeois... » Et, cependant, des pensées importantes guident la réflexion de Sismondi, et Marx le premier, tout en le critiquant, se refuse à le biffer d'un trait de plume de la scène historique et du champ du savoir.

« Ce socialisme analysa avec beaucoup de sagacité les contradictions inhérentes au régime de la production moderne. Il mit à nu les hypocrites apologies des économistes. Il démontra d'une façon irréfutable les effets meurtriers du machinisme. » (Marx et Engels, *Manifeste du parti communiste,* p. 50.)

Une critique de l'économie politique, science insoucieuse du fait humain, de la vie concrète et réelle des hommes : voici ce que nous offrent d'abord les *Nouveaux principes d'économie politique,* de Sismonde de Sismondi. Partir des faits économiques, mais les envisager en présupposant le « reniement de l'homme » constitue la prémisse habituelle de la théorie économique. Elle se présente par conséquent d'emblée comme conception justificatrice et réaliste. Le cynisme fait partie de sa fonction. L'intervalle entre Ricardo et Sismondi est donc manifeste. Le « cynique Ricardo » dévoila le mécanisme d'un monde, révélation utilisée par la critique marxienne de l'économie politique. Tout au contraire, Sismondi se trouve placé en dehors du système. Sa perspective s'appuie sur une éthique. Et, comme Marx, c'est la déshumanisation du travailleur qu'il considère comme un crime. De ce point de vue, même si la filiation de théories s'avère difficile, il existe un certain parallélisme entre les *Manuscrits* et la démarche sismondienne. Comment accepter les postulats d'une discipline mettant *par principe* entre parenthèses l'existence de l'homme ?

Le point de vue d'Adam Smith reflète ce dédain de l'économie pour la « quotidienneté » et le caractère humain du travail. S'inquiéter des choses, non point de leur source vivante : ce fut la tare originelle de l'économie politique. Ainsi, Adam Smith sut éclairer la nature du travail, cause de toute richesse. Il n'alla point au-delà, et son « laissez faire » traduit le « positivisme », le « chosisme », l'abandon aux « faits », des analyses de l'économie politique. « Adam Smith, ne considérant que la richesse, et voyant que tous ceux qui la possèdent ont intérêt à l'accroître, a conclu que cet accroissement ne pourrait jamais être mieux favorisé qu'en abandonnant la société au libre exercice de tous les intérêts individuels. » (Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique,* p. 89.) La maxime de l'éco-

nomie politique « Laissez faire, laissez passer » correspond à cette omission généralisée, à ce manque, essentiel, puisqu'il porte sur l'homme et sur son devenir.

Les propositions premières du libéralisme, la non-intervention en économie permettraient de supposer que le concept de prospérité peut être isolé des conditions de vie globales d'une nation. Or, note Sismondi, il ne s'agira que d'une « fausse prospérité ». Une seule classe de la nation sera-t-elle favorisée ? Un seul groupe social participera-t-il à la richesse matérielle ? En d'autres termes, le pauvre deviendra-t-il toujours plus pauvre, et le riche plus riche ? Ce serait confondre deux plans, celui des fins et celui des moyens. Or, la richesse devrait être l'instrument du « bonheur de tous ». Elle ne constitue pas une fin en elle-même. La science sociale retrouve sa destinée authentique lorsqu'elle avoue que son seul but est celui du « bonheur de l'homme ». Elle reconnaît alors sa spécificité par rapport au domaine des sciences de la nature. Son champ propre, c'est celui des valeurs. En ce souci du juste et de l'injuste apparaît la ligne de clivage où l'économie affirme son vrai sens et sa marque propre. Le rêve de Sismondi se présente somme toute, comme celui d'une science économique humaniste, œuvrant à l'union du cœur et de la raison. Economie politique et science de gouvernement devraient obéir à l'exigence d'humanisation totale, non seulement à l'impératif de former des élites, mais à celui de faire vivre pleinement, et sur tous les plans, *la société en son entier*. Et Sismondi d'esquisser ce bonheur universel, qui ne prend sa signification réelle que lorsqu'il sort du domaine de la suppression — purement négative — de la souffrance. Le bonheur, « idée nouvelle », est ici inséparable de l'accomplissement positif. *Nous sommes loin de la pensée pessimiste du bonheur.* « *La nation où personne ne souffre, mais où personne ne jouit d'assez de loisir ou d'assez d'aisance pour sentir vivement et pour penser profondément, n'est qu'à demi civilisée.* » (Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, p. 61.)

Richesse-Opulence-Prospérité : autant de concepts à démythifier. La prospérité n'est valable que si elle s'intègre *au développement général*, la richesse et l'opulence, humaines seulement dans la mesure où elles n'apparaissent pas les suites d'une spoliation universalisée. Aux vœux d'accumulation des richesses, accumulation nécessairement égoïste, s'oppose l'idée d'un « ordre social perfectionné » auquel toutes les classes participeraient. Ce que dessine donc par moments

Sismondi — en des analyses évidemment fort peu marxiennes —, c'est le thème d'une richesse devenue humaine, *répandant sur toutes les classes de la société une promesse de bonheur.* Le socialisme marxien jettera l'anathème sur l'argent et la richesse, puissances aliénées de l'humanité. Un tel « ascétisme » fut totalement étranger à la pensée de Sismondi, qui entrevoit une réconciliation entre les classes, une opulence gagnant peu à peu l'univers, hors de la sphère des privilèges : analyse donc résolument « moderniste », quasi « post-marxiste », pourrait-on dire. L'argent et la prospérité peuvent être alors *médiations* vers la culture, vers la réalisation totale de l'humain. Ce que Marx refusera, y décelant seulement le symbole des aliénations humaines, Sismondi ne le rejette qu'à travers les excès de la civilisation industrielle naissante. Le problème : « Régler les progrès de la richesse. » Là se mesure l'intervalle entre le très raisonnable Sismondi et le penseur révolutionnaire. Contre une économie politique atteinte de cécité dans le domaine de l'homme, et — dans son excès d' « objectivité » — finalement incapable de saisir le mécanisme profond de l'économie, de *prévoir les crises et les convulsions,* Sismondi s'attache à refaire une science pratiquant l'école de la lucidité.

Oubli des hommes, avons-nous dit, intérêt portant uniquement sur la richesse et la prospérité des classes favorisées. Autant dire qu'échappent rigoureusement aux analyses classiques les concepts de *mieux-value* et de *spoliation économique.*

Sismondi souligne, d'une part, que la valeur créée par l'ouvrier croît continuellement sous l'effet de la progression des sciences et des techniques, d'autre part que le salaire des travailleurs ne dépasse pas les exigences de la vie biologique. S'inscrit donc l'idée qu'il existe un écart entre la valeur produite et « la valeur de la force de travail », dirait-on en langage marxien. Ici apparaît une *mieux-value.*

Une idée voisine affleure chez Sismondi et Marx. Une retenue abusive est prélevée sur le travail ouvrier. L'énergie productrice de richesses se voit finalement spoliée puisque le capital retient une partie de la valeur créée. Nulle obéissance aux normes de la justice : le capitaliste s'approprie la chose de l'ouvrier. Ainsi, tout ce qui s'engendre « au-delà du strict nécessaire », l'ouvrier s'en voit dépouillé. Vol, spoliation organisent le fait économique, enserré dans une pratique où le droit n'occupe guère de place. L'économie politique, comme le système bourgeois de production, sont fondés sur la possi-

bilité, pour celui qui possède les instruments de travail, *d'abuser* de ce privilège. Avant Proudhon, Sismondi s'indigne donc de cette puissance arbitraire, de ce pouvoir absolu d'un homme sur d'autres hommes. « Le bénéfice d'un entrepreneur de travaux n'est quelquefois autre chose qu'une spoliation de l'ouvrier qu'il emploie. » (Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique,* p. 113.) Créer la richesse et n'y point participer, tel est donc le destin ouvrier. Tel est le « mal social ». Nous atteignons là un malheur commun, une aliénation qui est celle de tous puisqu'une nation ne s'enrichit pas en elle-même lorsqu'une classe unique, par détournement et pillage, usurpe les possessions et les biens de la collectivité, livrant les producteurs au besoin. L'inégalité profonde de la richesse et de la pauvreté aboutit à une « opulence factice ».

Enfin, la doctrine de Sismondi, apte à dévoiler, sous le masque de la prospérité, les verrues et le négatif d'un régime, sous l'harmonie, la souffrance et le vol, systématise au maximum lorsqu'elle aborde le problème de la structure réelle des choses. *Capital contre travail : Sismondi dégage l'unité de la forme industrielle* (cf. préface de Jean Weiller in Sismondi, *op. cit.,* p. 23). Faisant abstraction des différences secondaires, il cerne le pouvoir capitaliste dans son opposition à l'existence ouvrière. Ce qu'il met en évidence : la lutte des spoliateurs contre les producteurs qui possèdent seulement la part nécessaire pour survivre. Rigoureuse simplification, dont Marx profitera. De plus, sensible aux phénomènes de paupérisation, Sismondi souligne la disparition progressive des classes moyennes. Le jeu des classes sociales apparaît par conséquent susceptible de connaître une bipolarité. Se dessine ici encore une exigence de clarification prémarxienne dans la mise au jour des forces en présence.

Critique de l'économie, pressentiment du crépuscule probable des sociétés gouvernées par l'anarchie du libéralisme. A travers ces thèmes, Sismondi fournit au socialisme un puissant cadre de pensée.

Mais alors, comment modifier les rapports humains ? Comment œuvrer pour qu'une minorité cesse d'abuser de ses droits ? A la société de tenter d'imprimer le sceau de la justice sur la condition du prolétaire, de faire de la richesse le bien de tous, et du salaire une garantie de survie durant toute l'existence pour « l'homme à gages ». « Le salaire n'est pas seulement une compensation du travail... c'est le revenu du pauvre ; et en conséquence, il doit suffire non

seulement à son entretien pendant l'activité, mais aussi pendant la rémission du travail. Il doit pourvoir à l'enfance et à la vieillesse comme à l'âge viril, à la maladie comme à la santé. » (Sismondi, *op. cit.,* p. 274.)

Prendre d'abord en considération le sort de ceux qui accomplissent le travail, les faire participer à la richesse commune, laisser entrevoir ce que serait une civilisation du bonheur, où les classes coexisteraient, sans pour cela s'entre-dévorer : ce fut le projet sismondien, davantage prémarxiste par sa critique initiale que par son point d'aboutissement, mais où circule, étrangement, un vent de modernité tel que le lecteur des *Nouveaux principes,* déconcerté, retrouve la forme de notre époque et celle de ses exigences.

3. HODGSKIN ET LA DÉMYSTIFICATION DU CAPITAL

Ravenstone-Thompson-Hodgskin, trois critiques de l'économie politique classique, tirant du système de Ricardo son « noyau rationnel », et ouvrant à une vérité qui se révélera un instrument essentiel à Marx dans sa mise à nu de la structure du capitalisme : le capital n'est pas une forme anhistorique, mais un rapport social. Dans ce courant du « ricardisme égalitaire », Hodgskin occupe une place importante.

Son *Economie politique populaire* (1827) insiste sur le caractère artificiel de la rente, du profit et du capital. On ne saurait assimiler l'ordre artificiel qui les engendre à une réalité naturelle, indépendante de l'historicité. Le capital ? Une idole et une illusion verbale qu'il s'agit de détruire. Le *capital circulant* se ramène au travail humain. « Hodgskin, écrit Marx, affirme que le capital circulant n'est que du travail, la coexistence des divers travaux sociaux. L'accumulation n'est que l'amoncellement des forces productives du travail social, en sorte que l'accumulation de l'habileté et du savoir est l'accumulation principale. Ce ne sont là que des variantes de l'idée de Galiani : la vraie richesse, c'est l'homme... » (M. Rubel, *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste,* t. 2, p. 156.) Quant au *capital fixe,* il renvoie lui aussi à une énergie productrice. Il est l'œuvre d'une praxis antérieure. Derrière le fétichisme et l'apparence aliénante, seulement l'homme et rien que l'homme.

La théorie du salaire ne reçoit pas un éclairage très différent de celui de Sismondi. Le salaire n'est pas le prix du travail mais seulement ce qui correspond à l'entretien de la « force de travail ». Alors que la rémunération stagne, s'alignant uniquement sur les plus stricts besoins du producteur, tout au contraire le profit croît indéfiniment. Le riche devient chaque jour plus riche.

L'hypothèse malthusienne se révèle donc manifestement absurde, puisque seul le jeu impitoyable du capital — et non point de prétendues lois de la nature — introduit dans l'existence populaire misère et insécurité. Le pessimisme malthusien repose sur un sophisme hypocrite. « La cause de la misère est artificielle et non naturelle. »

Cependant, Hodgskin ne critiqua la propriété privée qu'à travers ses abus. Subsiste chez lui le concept d'une *propriété naturelle*. On ne peut donc, en conclusion, que souligner le fossé qui existe entre son « optimisme naturaliste » (Halévy) et la théorie marxienne pour laquelle l'histoire est anti-phusis.